



Rolande Trespé (1916-2016), notre bien chère collègue toulousaine

Agnès FINE et Claudine LEDUC



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13336>

DOI : [10.4000/clio.13336](https://doi.org/10.4000/clio.13336)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 278-280

ISBN : 9782701198538

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Agnès FINE et Claudine LEDUC, « Rolande Trespé (1916-2016), notre bien chère collègue toulousaine », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 44 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13336> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13336>

Rolande Trempé (1916-2016), notre bien chère collègue toulousaine

Agnès FINE & Claudine LEDUC

Rolande Trempé vient de nous quitter alors qu'elle allait avoir 100 ans. Rolande ? La figure charismatique, la plus singulière et la plus populaire, la plus engagée et la plus consensuelle de la section d'histoire et de la Faculté de Lettres de Toulouse (devenue depuis l'Université Jean Jaurès) entre 1964, date de sa nomination au poste d'assistante en Histoire contemporaine et 1983, date de sa retraite.

Après avoir soutenu – brillamment – sa thèse (commencée en 1952) sur les Mineurs de Carmaux, Rolande a été nommée « professeur de rang A » en 1970. C'est cette professeure, libre et libérale (au sens plein du terme !), heureuse dans son travail et toujours détendue, avec les étudiants comme avec les collègues, que les historiennes féministes de la section d'histoire ont admirée avec gratitude et aimée avec tendresse, au fur et à mesure de leur entrée dans la ronde. Rolande, c'était pour nous une force, pétulante de santé, joyeuse et sûre d'elle, qui avait assumé toutes ses contradictions et fonçait, œil bleu pétillant et sourire aux lèvres, quel que soit le terrain de ses interventions, les cours, les travaux de recherche en histoire sociale, les films, les tensions plus ou moins mouchetées de la commission de spécialistes ou les grèves souvent dures et à fréquentes répétitions des étudiants du Mirail. À une époque où subsistait encore une certaine norme mandarinale, et dans le costume et dans la parole, Rolande était fidèle à sa tenue sportive, cheveux gris drus et coupés court, pantalon et pull à col roulé, mocassins, voix forte, chaleureuse et souvent malicieuse, une voix « camarade » qui invitait au débat et y désamorçait toute agressivité. Elle arrivait en porsche, un merveilleux moteur, disait-elle, et sans doute plus encore,

un de ces bonheurs à revigorer la vie, comme l'étaient sa maison et son jardin de l'Aveyron et son chat à l'humeur aventureuse.

Rolande, a-t-on dit souvent, n'était pas féministe et même se défendait de l'être. Pourtant sans Rolande la section d'histoire de l'université Jean Jaurès ne porterait pas aujourd'hui le nom d'Olympe de Gouges. Rolande n'appartenait pas à notre génération soixante-huitarde, mais à celle de la Résistance. Nous avons pour tous les choix qu'elle avait faits, politique et scientifique, infiniment de considération admirative, même si, vingt ou trente ans après, les nôtres ne pouvaient plus être tout à fait les siens. Comment nous voyait-elle, elle dont le féminisme était indissociable des luttes sociales et de la révolution ? Nous faisons sans doute à ses yeux figures de militantes, toutes (diversement !) engagées à gauche, dont elle appréciait les postures, volontiers non conformistes et « franchises-tireuses », et les revendications de liberté et d'égalité dans les rapports sociaux de sexes. Le genre est venu plus tard. Les encouragements à l'action, qu'elle nous tenait sans relâche, ne devaient pas être très différents de ceux qui avaient émaillé ses interventions à l'Union des Femmes Françaises qu'elle a contribué à créer et à animer après la guerre ! Il fallait, disait-elle, avoir le courage et l'ambition de prendre la place qui nous revenait et de l'occuper sans sourcilier tout entière. Ni thé, ni café à servir ! Le soutien qu'elle nous a apporté fut constamment renouvelé et absolument sans réserve.

Elle a accompagné l'engagement de Marie-France Brive, une de ses plus brillantes disciples qui, comme elle, venait de l'histoire sociale et avait consacré sa thèse à la Verrerie d'Albi, lorsque celle-ci a voulu créer en 1976 avec quelques collègues convaincues de sa nécessité, une UV (unité de valeur) sur l'histoire des femmes. Marie-France n'était alors que vacataire, il lui fallait l'aval d'un enseignant de rang A : Rolande a été sa garante. Ce fut l'expérience la plus innovante dans notre UFR pendant ces années-là. En 1979, lorsque quelques-unes d'entre nous ont voulu créer un groupe de recherche interdisciplinaire d'études des femmes – le GRIEF – qui se promettait de publier régulièrement le résultat de ses travaux collectifs, Rolande y a tout de suite participé et a écrit pour le premier numéro paru en 1980 un texte sur les grèves des cigarières de Toulouse dans les années 1870. C'est ce texte que *Clio*, pour lui

rendre hommage, réédite aujourd'hui. Lorsqu'il fut question en 1982, à la suite du colloque de Toulouse *Femmes, féminisme, recherches* organisé par le GRIEF en relation avec plusieurs autres groupes de recherches de créer en France des postes de recherche consacrés à l'étude des femmes et du féminisme, c'est à Rolande, à sa constance, à son entêtement et à son efficacité que l'université de Toulouse et la section d'histoire doivent l'obtention d'un de ces postes. Elle sut persuader tout le monde, le président et le conseil de l'Université, le directeur de la section d'histoire et la commission des historiens, un monde masculin un peu perplexe, de la nécessité et de l'honneur de cette création. Pour arriver à ses fins, Rolande pouvait s'appuyer sur une fonction qu'elle avait acceptée, la direction de l'ATP (action thématique sur programme) « femmes » que la direction du CNRS avait créée à la suite du colloque et qui, pour la première fois, permettait enfin de reconnaître et de financer les recherches sur les femmes en France. Rolande racontait avec humour sa perplexité lors des débats entre les différents courants du féminisme au sein de cette ATP. Ils lui paraissaient un peu vains, mais elle avait saisi l'importance de la nouvelle dynamique qui secouait la vieille université et, encore une fois, elle n'avait pas hésité à s'engager.

À Toulouse, le poste d'histoire des femmes fut confié à Marie-France Brive en 1984, Marie-France a eu le temps, avant de nous quitter, de fonder le « groupe Simone » en 1986, un groupe de recherche et d'enseignement, qui se voulait au contact des groupes féministes militants de la ville. Elle a organisé en 1989 à l'occasion du centenaire de la Révolution française un colloque sur *Les Femmes et la Révolution française*. Depuis ces années d'enracinement, la section d'histoire de Toulouse a toujours eu une unité d'enseignement et de recherche consacrée aux femmes et au genre. Le meilleur témoignage de son implantation, de sa vitalité et de son rayonnement, c'est l'existence du groupe ARPEGE – et le nom d'Olympe de Gouges – qui rassemblent désormais tous les secteurs disciplinaires. L'histoire de l'implantation des études sur les femmes et le genre à Toulouse, est une histoire de passages de témoins et de relais entre générations, dans laquelle Rolande a tenu, à sa façon, une place très importante.